

## Voituriers-débardeurs

On les a nommé tels pour les différencier des voituriers ordinaires qui couraient le pays avec chars et chevaux afin d'alimenter le pays en produits divers.

Ceux-là ne font que sortir le bois de la forêt pour l'amener aux nombreuses scieries du fond de la Vallée. Ils pouvaient ne faire que charger les longs bois aux « matons » constitués au bord des chemins, « à port de camion », mais parfois ils joignaient les deux métiers de débardeurs en forêts, puis de voituriers.

On se souvient d'avoir vu des centaines de fois les attelages de l'entreprise Jules-Louis Rochat, scierie des charbonnières, passé devant notre maison. Alors les voituriers, les seuls que l'on ait pu connaître, se nommaient Marius Juriens et « Jovan », pour Giovanni, employé d'origine naturellement italienne dont le nom de famille nous échappe !

Les deux faisaient la pair. Ils avaient fait leur métier de cette occupation pour le moins éreintante.

La chose que l'on ne s'est jamais pardonnée, c'est de ne pas avoir pris des photos de ces attelages. Pensant, mais un peu tard, qu'ils allaient durer toujours, tandis que le camion, d'un jour à l'autre, allait remplacer le cheval, et cela de manière définitive.

Reste ces photos que d'aucuns ont eu la sagesse de prendre. Elles ne sont pas nombreuses mais illustrent parfaitement le métier.



Père et fils, avec la simple partie avant de l'attelage, s'en allant débarder plus que voiturer les grands plots. En temps que conservateur du Patrimoine de la Vallée de Joux, on peut se poser la question de comment conserver l'attelage que l'on découvre ci-dessus, avec les deux grands timons, les roues énormes et tout l'attirail des chaînes et des coumangles ? On n'est pas loin dans cette situation, vu le coût des espaces que l'on aurait à disposition, de poser ici le mot impossible !



Jules-Edouard Simond-Rochat dit Eddy, agriculteur, né en 1898, ici quelque part dans le Risoud. Vers 1920.



Simond ou autre voiturier se dirigeant vers les scieries de l'Abbaye



Les deux équipages de la maison Jules-Louis Rochat aux Charbonnières.



Au Brassus et ci-dessous l'un des plus beaux textes de Samuel Aubert.



Voiturage sur traîneau aux Bioux.

**Au Risoud** – FAVJ du 12 décembre 1912 –

Nous nous faisons un plaisir de publier, à l'intention de ceux qui ne sont pas abonnés à la Revue, le charmant article que voici. Il ne porte pas de signature, mais chacun a reconnu ou reconnaîtra la plume alerte d'un des plus fervents amis et admirateurs de notre petit coin de pays.

\*\*\*

Il existe en France, jouxtant la frontière suisse au Risoud, une immense propriété boisée : le Chalet Brûlé. Tous les deux ans, le propriétaire procède à une coupe importante. En 1912 la coupe a été plus forte encore que de coutume ; plusieurs milliers de beaux et grands sapins ont été abattus.

Une grande partie de la coupe a été acquise par un marchand de la Vallée de Joux, et le transport des bois jusqu'à la gare du Sentier a été confié à des voituriers de Lausanne, d'Oron et de l'Isle.

Chaque matin je rencontre leurs attelages qui s'en vont dans la forêt, et ce n'est pas sans un sentiment de respect que je vois défiler dans la nuit finissante ces grands chevaux attelés à la flèche, traînant des luges massives, conduits par des hommes silencieux et qui s'en vont bien loin dans la montagne enneigée travailler ferme et suer fort jusqu'à la fin du jour...

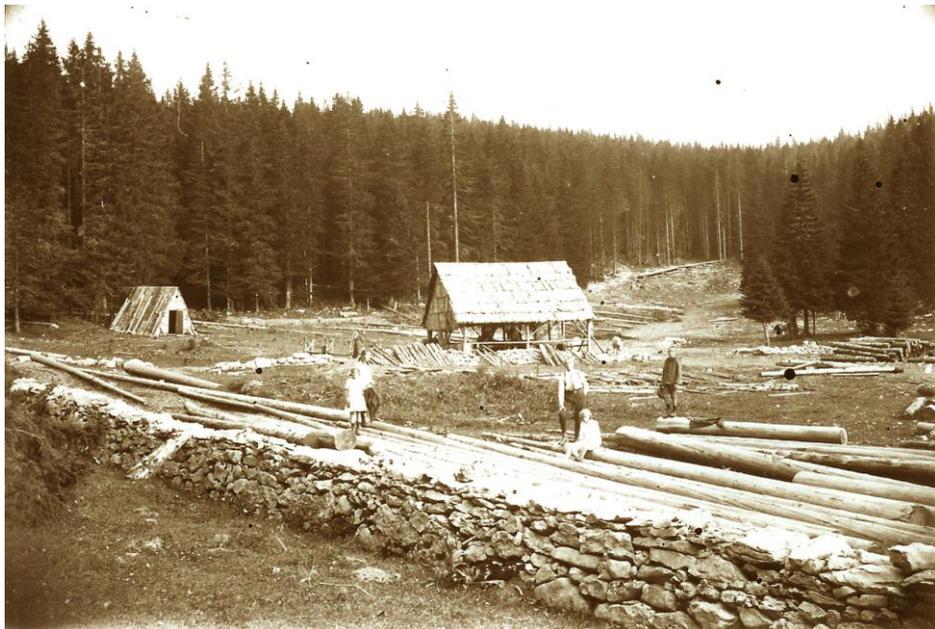
Pour les hommes et pour les bêtes, c'est un dur métier que celui qui consiste à sortir les bois de la forêt, à « dedzorer », comme on dit chez nous. Seuls des

hommes solides, forts et robustes, conduisant des chevaux bien dressés à ce genre de travail, peuvent l'entreprendre.

Les longues pièces de bois sont enfouies sous la neige. Une fois dégagées, on les entoure d'une forte chaîne, puis un cheval, deux chevaux, tirent de toutes leurs forces et les amènent avec plus ou moins de facilité à proximité des traîneaux sur lesquels elles seront chargées. L'opération est difficile, délicate, d'autant plus que les bois reposent souvent en des lieux difficilement accessibles aux chevaux ; elle exige de la part du voiturier du savoir-faire, de la patience et de la part des chevaux une dépense d'énergie extraordinaire.

L'autre jour, je suis allé regarder travailler nos Lausannois et j'ai eu la bonne fortune d'assister au départ de cinq traîneaux pesamment chargés. Lorsque chaque attelage est parvenu au point précis où le chemin se précipite, le conducteur se hisse sur sa luge, prend les guides et en avant, au trot ! Et je puis vous assurer que le tableau ne manquait pas d'une certaine grandeur. Dirigés par des mains expertes, les équipages défilent à grande vitesse, les longues pièces de bois prennent gracieusement les contours. Au bout d'un instant, ils ont disparu dans la blancheur du chemin, la forêt est redevenue silencieuse, et tandis que je redescends, la nuit tombe sur la forêt ensevelie sous la neige.

Note : texte magnifique que l'on ne peut qu'attribuer à Samuel Aubert. D'une part il est le seul correspondant combier de la Revue, d'autre part il se trouve habiter au Solliat, village exactement situé sur le trajet de nos voituriers. Et troisièmement il part chaque matin de ce village pour se rendre au Collège industriel du Chenit où, professeur, il donnera ses cours ordinaires.



Une immense coupe de bois faite dans une clairière, probablement à proximité des cabanes, mais en un endroit que nous ne pouvons situer. On admirera la petite cabane de bûcheron à gauche. Ce document pourrait être de 1913.

